

MÉDITATIONS SUR LE PATER,

pour tous les jours de la semaine.

AVANT-PROPOS DE LA SAINTE.

Celui qui nous a donné l'être, connaissant parfaitement ses créatures, sait que la capacité de notre âme étant infinie, elle désire toujours de s'entretenir de nouvelles pensées, parce qu'une seule n'est pas capable de la contenter. Ainsi nous voyons dans le sixième chapitre du Lévitique que, pour empêcher que le feu de l'autel ne s'éteignît, Dieu commanda aux prêtres d'y mettre tous les jours de nouveaux bois ; comme s'il eût voulu signifier par cette figure, qu'afin que le feu de la dévotion ne se refroidisse et ne s'éteigne point en nous, nous devons chaque jour l'entretenir et l'animer par de nouvelles et de vives considérations. Et quoiqu'il puisse sembler d'abord qu'il y ait en cela quelque imperfection, c'est néanmoins une conduite de la providence divine, qui fait que notre âme, suivant son inclination naturelle, s'occupe sans cesse à la recherche des perfections infinies de Dieu, sans pouvoir se contenter, sinon de cet objet qui n'a point de bornes, parce que lui seul est capable de la remplir.

Comme donc l'amour de Dieu est le feu divin que nous prétendons entretenir dans nos âmes, il a besoin de beaucoup de bois, et il faut tous les jours y en mettre de nouveau, parce que la chaleur de notre volonté est si agissante, qu'elle le consume entièrement, et que quelque quantité qu'il y en ait, elle trouve toujours que c'est peu, jusqu'à ce qu'entrant dans la parfaite possession de ce bien infini, qui est seul capable de la satisfaire pleinement, ce même feu d'amour qu'elle aura entretenu dans elle ici-bas devienne dans le ciel sa divine et son éternelle nourriture.

Or, puisqu'on peut dire que l'oraison du Seigneur est le bois le

plus propre pour entretenir ce feu du divin amour, il m'a semblé que pour empêcher que l'âme ne s'attîdisse par la répétition si fréquente de cette sainte prière, il ne serait pas mal à propos de chercher quelques moyens pour faire qu'en la redisant chaque jour, nous concevions de nouvelles pensées pour entretenir notre esprit et notre volonté dans une vigueur toujours nouvelle. On le pourra sans peine en partageant les sept demandes qui y sont contenues selon les sept jours de la semaine, afin que chaque jour ait la sienne ; et en donnant à Dieu, en chacun de ces jours, un nom particulier, qui comprenne tout ce que nous désirons, et espérons obtenir de lui par cette demande.

On sait assez quelles sont ces demandes. Et quant aux noms que l'on peut donner à Dieu, nous prendrons ceux de père, roi, époux, pasteur, rédempteur, médecin et juge. Ainsi, chacun réveillera son attention et s'excitera de plus en plus à l'aimer, en disant le lundi : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié* ; le mardi : *Notre roi, que votre règne arrive* ; le mercredi : *Époux de mon âme, que votre volonté soit faite* ; le jeudi : *Notre pasteur, donnez-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin chaque jour* ; le vendredi : *Notre rédempteur, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés* ; le samedi : *Notre médecin, ne nous laissez pas succomber à la tentation* ; et le dimanche : *Notre juge, délivrez-nous du mal*.

PREMIÈRE DEMANDE,

Pour le lundi

NOTRE PÈRE, QUI ÊTES DANS LES CIEUX.

Quoique le nom de Père soit celui qui convient le mieux à toutes ces demandes, et qui nous donne le plus de confiance d'obtenir ce que nous demandons à Dieu, à cause que c'est par ce nom qu'il a voulu s'obliger à nous l'accorder, ce n'est pas néanmoins contrevénir à son ordre et à sa sainte volonté que d'y ajouter les autres, puisque,

outre qu'ils lui appartiennent tous si justement, ils servent à exciter notre dévotion, à mettre comme de nouveaux bois, pour accroître le feu qui brûle sur l'autel de notre cœur, et à fortifier notre confiance, en considérant qu'il possède tant de titres si glorieux à sa majesté, et si avantageux à notre bassesse

Afin donc que ce feu ait de quoi s'entretenir durant le jour du lundi, par la méditation de ce seul nom de Père et par cette première demande, considérez que vous avez pour Père un Dieu en trois personnes, unique en essence, auteur de toutes les créatures, le seul être sans principe, et le principe de tous les êtres, par qui nous nous mouvons, en qui nous vivons, par qui nous subsistons, et qui soutient et conserve toutes choses.

Considérez ensuite que vous êtes fils de ce Père, qui est si puissant qu'il peut créer un nombre infini d'autres mondes ; qui est si sage, qu'il les pourrait gouverner comme il gouverne celui-ci, sans que sa providence manque à aucune créature, depuis le plus grand des séraphins jusqu'au plus petit ver de terre ; et qui est si bon, qu'il ne cesse jamais de répandre sur elles les influences de sa bonté, selon qu'elles sont capables de les recevoir, quoique elles lui soient également toutes inutiles.

Considérez-vous vous-même, particulièrement en qualité d'homme, et dites : Quelle obligation n'ai-je point à l'extrême bonté de ce Père, qui a voulu non-seulement me donner l'être, mais m'honorer de la qualité de son fils, en me créant plutôt que d'autres hommes qui auraient été meilleurs que moi ! Pesez ensuite jusqu'à quel point ce Père mérite d'être aimé et d'être servi, lui qui, par sa seule bonté, a voulu créer pour l'amour de vous tout ce qui est dans le monde, et vous créer vous-même pour le servir et le posséder éternellement.

Alors vous demanderez à Dieu, pour tous les hommes, la lumière qui leur est nécessaire pour le connaître, l'amour dont ils ont besoin pour l'aimer, la reconnaissance qu'ils doivent avoir de tant de bienfaits qu'ils en ont reçus, et qu'il les rende tous si vertueux et si

saints, que l'on voie reluire en eux sa divine image ; et qu'ainsi le nom de Père, que nous lui donnons, soit sanctifié et glorifié sur la terre par des enfants qui fassent voir qu'ils sont dignes d'avoir pour Père ce Dieu éternel qui les a créés.

Vous représentant ensuite le grand nombre des péchés des hommes, vous concevrez une sensible douleur de voir un si bon Père si indignement traité par ses enfants, et serez en même temps touchés de joie qu'il y en ait d'autres en qui reluit la sainteté de leur Père. Vous ne verrez aucun péché ni aucun mauvais exemple qui ne vous attriste. Vous ne verrez ni n'apprendrez aucune action de vertu qui ne vous console ; et vous rendrez grâces à Dieu d'avoir créé tant de saints martyrs, de saints confesseurs et de saintes vierges, qui ont fait connaître par des marques si illustres qu'ils étaient enfants de cet adorable Père.

Après, rentrant dans vous-même, vous ressentirez de la confusion d'avoir commis, en particulier, tant d'offenses contre lui, d'avoir si mal reconnu les extrêmes obligations que vous lui avez, et d'avoir porté si indignement le titre auguste d'enfant de Dieu, qui devrait seul inspirer dans le cœur de tous les hommes une magnanimité vraiment royale et toute divine. C'est ici où vous considérez le sentiment naturel des pères qui aiment leurs enfants, quoiqu'ils soient difformes ; qui prennent soin d'eux, quoiqu'ils soient ingrats ; qui les souffrent, quoiqu'ils soient vicieux ; qui leur pardonnent aussitôt qu'ils entrent dans leur devoir, et qui travaillent avec tant de peine pour les élever dans le monde et pour accroître leur bien, pendant qu'ils ne se mêlent point de leurs affaires, et ne pensent qu'à se divertir.

Ces sentiments et ces inclinations des pères, qui se trouvent en Dieu d'une manière infiniment plus parfaite et plus avantageuse pour nous, attendrissent l'âme, nous donnent une nouvelle confiance d'obtenir pardon pour nous et pour les autres, et nous apprennent à ne mépriser personne, lorsque nous voyons que chacun a pour père le Père de tous les hommes et de tous les anges.

Le jour que vous ferez cette première demande, vous y rapporterez toutes choses. Ainsi, lorsque vous verrez des images de Jésus-Christ, vous direz : Celui-ci est mon Père. Lorsque vous regarderez le ciel, vous direz : C'est la maison de mon Père. Lorsque vous entendrez la lecture, vous direz : C'est là une lettre que m'écrit mon Père. Vous direz aussi de vos habits, de votre manger, et de toutes les choses dont vous recevrez quelque satisfaction : Tout ceci vient de la main de mon Père. Vous direz de ce qui vous donne de la peine, de ce qui vous attriste, et des tentations qui vous arrivent : Tout cela vient de la main de mon Père, qui veut m'exercer par ce moyen, et me faire acquérir une plus riche couronne. Et enfin vous direz de toutes choses, avec grande affection : *Votre saint nom soit sanctifié !*

Par ces considérations et cette présence de Dieu, l'âme s'efforce de paraître fille de celui qui l'honore de cette qualité ; elle lui rend grâces de tant de bienfaits qu'elle en a reçus ; elle ressent une singulière joie de se voir fille de Dieu, héritière de son royaume, sœur de Jésus-Christ, et sa cohéritière dans l'héritage éternel. Et lorsqu'elle considère que ce royaume lui appartient, elle désire que tous les hommes soient saints, afin d'augmenter encore sa félicité, puisqu'elle sera d'autant plus grande que le nombre de ceux qui y participeront sera plus grand. Sur quoi il sera fort à propos de considérer et de bien peser cette parole de Jésus-Christ en croix : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*, parce qu'elle marque excellemment jusqu'à quel point va la tendresse des entrailles paternelles de Dieu. Il faut faire ensuite des actes d'amour envers ceux qui nous ont offensés, et nous disposer à souffrir avec patience les plus grandes injures. Il sera aussi fort utile de repasser dans notre esprit l'histoire de l'enfant prodigue, parce qu'elle exprime mieux que toute autre l'excès de la bonté paternelle envers un fils qui, après s'être perdu, est retrouvé et rétabli dans son sang et sa dignité première.

DEUXIÈME DEMANDE,

Pour le mardi.

VOTRE RÈGNE NOUS ARRIVE.

Après avoir fait l'examen, à quelque heure de la nuit, en la même sorte que celui du lundi, l'âme parlera à Dieu comme à son Père ; et après lui avoir demandé pardon de sa négligence et de sa tiédeur à procurer sa gloire et la sanctification de son nom, elle se préparera pour le lendemain, qui est le mardi, à traiter comme son roi celui qu'elle avait traité le jour précédent comme son Père. Ainsi, lorsqu'elle s'éveillera, elle le saluera avec ces paroles : *Notre roi, régnez dans nous.*

Cette demande s'accorde très-bien avec la précédente, puisque les enfants doivent posséder le royaume de leur père. Ainsi l'âme doit dire à Dieu : Comme le démon, le monde et la chair règnent sur la terre, mon roi, régnez dans nous, et détruisez en nous le royaume de l'avarice, de l'orgueil et de la volupté. Cette demande peut s'entendre en deux manières. L'une de demander à Notre-Seigneur qu'il nous donne le royaume du ciel, dont la possession nous appartient puisque nous avons l'honneur d'être ses enfants ; et l'autre, de lui demander qu'il règne en nous, et que nous soyons son royaume.

D'habiles théologiens m'ont appris que ces deux explications sont catholiques et conformes à l'Écriture sainte ; puisqu'à l'égard de la première, Jésus-Christ a dit : *Venez, vous que mon Père a bénis, et possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Et quant à la seconde, saint Jean écrit que les saints diront dans le paradis : *Seigneur, vous nous avez rachetés par votre sang, et nous avez rendu le royaume de votre Père et de notre Dieu.* Il se rencontre, une chose admirable dans ces diverses expositions, c'est que lorsque Dieu nous parle, il dit qu'il est notre royaume, et lorsque nous lui parlons, nous le bénissons en lui disant que nous sommes son royaume ; comme si Dieu et l'homme se rendaient des témoignages réciproques d'une déférence, et, si j'ose le dire, d'une civilité toute

spirituelle et toute divine.

Je ne sais lequel des deux nous est le plus honorable, ou que Dieu se glorifie de nous avoir pour son royaume, et qu'étant ce qu'il est, sa suprême majesté trouve de la satisfaction à nous posséder ; ou de ce qu'il veut bien être lui-même notre royaume, et se voir possédé par nous. Toutefois j'aime mieux, pour cette heure, que nous soyons son royaume, puisqu'il s'ensuit de là qu'il est notre roi. Il dit à sainte Catherine de Sienne : *Pensez seulement à moi et je penserai à vous.* Et à une certaine mère : *N'ayez soin que de ce qui me regarde, et j'aurai soin de ce qui vous touche.*

Ne pensons donc qu'à nous rendre tels, que Dieu prenne plaisir de régner en nous, et il aura soin de faire que nous régnerons en lui. Ce royaume est celui dont Notre-Seigneur a dit en son Evangile : *Cherchez premièrement et avant toutes choses le royaume de Dieu, et ne vous mettez point en peine du reste ; votre Père céleste en prendra soin.* Et c'est de ce même royaume que saint Paul a dit qu'il est la joie et la paix dans le Saint-Esprit.

Considérons ensuite quels doivent être ceux dont Dieu se glorifie d'être le roi, et qui se glorifient d'être son royaume ; combien ils doivent être parés de vertus, retenus dans leurs paroles, généreux dans leurs entreprises, humbles dans leurs actions, doux dans leur conversation, patients dans leurs travaux, sincères dans leur cœur, purs dans leurs pensées, charitables les uns envers les autres, tranquilles dans tous leurs mouvements, éloignés de contention, exempts d'envie, et portés à désirer le bien de tout le monde.

Considérons aussi comment les bons sujets se conduisent envers leur roi, et élevons nos pensées vers le roi du ciel pour connaître de quelle sorte nous devons nous conduire envers le nôtre ; et ce que nous disons quand nous lui demandons que son royaume nous arrive. Nous vivons tous ici-bas sous certaines lois que nous sommes tenus de garder ; nous devons tous travailler pour le bien commun du royaume, chacun communiquant réciproquement à l'autre ce qui lui manque ; et nous sommes tous obligés d'employer

nos biens et nos vies pour notre roi, avec un désir sincère de lui plaire. Quand on nous fait tort, nous recourons à lui pour lui demander justice ; et dans nos nécessités, nous cherchons du remède en son assistance. Tous le servent selon qu'ils en sont capables et sans jalousie, le soldat dans la guerre, l'officier dans sa charge, et le laboureur dans son travail. Le gentilhomme, le docteur et le matelot, et ceux même qui ne l'ont jamais vu, s'efforcent de le servir et désirent de le voir. Et quand, durant l'excessive chaleur du mois d'août, le moissonneur est tout trempé de sueur, il se réjouit de ce que son roi est alors dans le repos, et se délasse l'esprit avec ceux qu'il honore le plus particulièrement de sa bienveillance. Nous voyons aussi qu'un homme n'est pas plus tôt favorisé du roi, qu'on le respecte, et que chacun désire de contribuer à la paix et au repos de l'état, et à ce que sa majesté soit bien servie de tous ses sujets.

Que si, en raisonnant sur les conditions qui se rencontrent dans un royaume bien gouverné, nous les rapportons à notre sujet, nous trouverons que ce que nous demandons à Dieu est que ses saintes lois soient bien observées ; que tous ses sujets le servent fidèlement, et qu'ils jouissent d'une heureuse paix et d'une agréable tranquillité ; nous trouverons que nous lui demandons que nos âmes, dans lesquelles il lui plaît d'établir ici-bas son royaume, se maintiennent dans un ordre si parfait, qu'il y règne véritablement ; que toutes nos puissances lui soient soumises ; que notre entendement demeure ferme dans la foi ; que notre volonté se détermine immuablement à garder ses divines lois, quand il devrait nous en coûter la vie ; que nos affections soient si conformes à ses saintes volontés, qu'elles ne lui résistent jamais ; que nos passions et nos désirs soient si tranquilles, qu'ils accomplissent sans murmure tous les commandements de la charité ; que nous soyons si éloignés de concevoir de l'envie du bien d'autrui, qu'au lieu de ressentir quelque peine de ce que Dieu se communique davantage à d'autres qu'à nous, nous nous réjouissions de voir qu'il règne dans la terre et dans le ciel ; que nous nous contentions de le servir en qualité de moissonneurs, ou dans les ministères les plus bas et les plus

communs ; que nous nous tenions trop heureux et trop bien récompensés, pourvu qu'il nous emploie à quoi que ce soit dans son royaume ; et, enfin, que nous ne souhaitions autre chose, ni pour nous ni pour les autres, sinon qu'il soit servi et obéi de tous comme le maître et le souverain Seigneur de tous.

Tout ce que l'on fera et tout ce que l'on entendra en ce jour doit se rapporter à Dieu comme à notre roi, ainsi que le jour précédent nous lui avons tout rapporté comme à notre Père. Sur quoi il sera fort à propos de se représenter de quelle sorte Pilate, en suite des accusations faites contre notre Rédempteur, l'exposa aux yeux du peuple n'ayant pour couronne qu'une couronne d'épines, pour sceptre qu'un roseau, et pour manteau royal qu'une vieille robe d'écarlate, et leur dit : *Voici le roi des Juifs*. Alors, au lieu des blasphèmes et des affronts dont il fut outragé par des soldats et par des Juifs, lorsqu'ils le virent en cet état, adorons-le avec un profond respect, et faisons des actes d'humilité, accompagnés d'un ardent désir que les honneurs et toutes les louanges du monde ne nous soient désormais qu'un sujet d'affliction, et une couronne d'épines.

TROISIÈME DEMANDE,

Pour le mercredi.

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE.

Par ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite*, nous témoignons le désir que nous avons que la volonté de Dieu soit accomplie en toutes choses. Mais nous passons encore plus avant, car nous ajoutons : *Qu'elle soit accomplie en la terre comme au ciel*, c'est-à-dire avec amour et charité. Cette demande s'accorde très-bien avec les deux précédentes, puisqu'il n'y a rien de plus juste que de voir les enfants accomplir parfaitement la volonté de leur père et les sujets celle de leur roi, qui se rencontre être aussi le très-doux et le très-aimable époux de nos âmes. Car, considérant ce nom avec attention, et les effets de tendresse et d'amitié qui l'accompagnent, on

ne saurait manquer de sentir des désirs incroyables d'accomplir la volonté de ce souverain, qui, étant le roi de gloire, la splendeur du père, un abîme de richesses éternelles, un océan de perfections et de beautés, très-puissant, très-sage, et parfaitement aimable, désire néanmoins d'être aimé de nous, et de nous aimer d'un amour aussi passionné et aussi tendre qu'il le témoigne lui-même par la douceur de ce nom d'époux.

Sa divine majesté aime tant ce nom, que lorsqu'elle invite Jérusalem à faire pénitence de ce qu'en l'abandonnant elle avait commis un adultère spirituel, il la prie de retourner à lui, et de l'appeler son père et son époux, afin que ces deux noms, qui lui sont si favorables, lui donnent de la confiance, et l'assurent qu'il la recevra avec joie.

Or, comme ce nom d'époux marque tous les gages qu'on peut désirer, et toutes les preuves qu'on peut donner d'un amour si parfait, que de deux volontés il ne s'en fait qu'une, il demande aussi tous les soins, toutes les affections et tout le cœur. C'est pourquoi, lorsque Dieu eut fait dans le désert comme un traité et des articles de mariage avec le peuple d'Israël, il lui demanda et ordonna de l'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de tout son entendement, de toute sa volonté et de toute sa force. Or, voyez, je vous prie, quelle doit être la sagesse et la modestie, tant intérieure qu'extérieure, d'une épouse qui a l'honneur d'être aimée d'un si grand roi.

Considérez combien doivent être précieuses les pierreries, et combien riches sont les ornements dont cet époux immortel pare cette épouse. Tâchez de rendre votre âme digne de les mériter, et assurez-vous qu'il ne la laissera point pauvre et sans ornements, pourvu qu'elle ait soin de lui demander ceux qui lui sont les plus agréables. Qu'elle se jette donc avec humilité aux pieds de cette majesté souveraine, et elle éprouvera, par un effet de sa bonté infinie, qu'elle lui fera quelquefois l'honneur de la relever et de la recevoir entre ses bras, ainsi que le fit autrefois le roi Assuérus à la reine Esther.

Vous pourrez aussi considérer le peu que l'âme apporte pour sa dot à Jésus-Christ dans ce mariage spirituel ; et, au contraire, la grandeur des biens que lui apporte ce divin époux, qui, lorsque nos âmes étaient esclaves du diable, les a achetées de son Père éternel au prix de son sang pour les rendre ses épouses. C'est pourquoi on peut, avec très-grande raison, le nommer, selon la parole de l'Écriture, *un époux de sang*. Ce grand mariage se fait dans le baptême, où Jésus-Christ nous donne la foi, les autres vertus et les riches ornements qu'il emploie pour parer nos âmes. Et comme, par cet heureux mariage, tous les biens de cet incomparable époux deviennent les nôtres, tous nos travaux et tous nos tourments deviennent les siens, la grandeur de son amour ayant voulu, par un échange qui nous est si avantageux, nous donner tous ses biens, et prendre sur lui tous nos maux. Qui sera donc celui qui, considérant cela attentivement, pourra, sans un extrême déplaisir, voir les offenses qui lui sont faites, et ne point sentir une extrême joie des services qui lui sont rendus ? Qui pourra voir un tel époux attaché à la colonne, cloué sur la croix, et mis au sépulcre, sans que la compassion et la douleur lui déchirent les entrailles ? Et, au contraire, qui pourra le voir ressuscité, glorieux et triomphant, sans en ressentir une extrême joie ?

Il sera fort utile en ce jour de le considérer dans le jardin, arrosant la terre de son sang, se prosternant devant son Père éternel, et lui disant avec une entière résignation : *Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne !* Il faut faire en ce même jour des actions de grandes mortifications, en résistant à sa propre volonté, et renouveler les trois vœux de religion avec une très-grande joie de les avoir faits, et d'avoir confirmé, en les faisant, ce mariage spirituel et divin qu'on avait contracté avec cet adorable époux dans le sacrement du baptême. et quant ans personnes séculières, elles renouvelleront aussi les bonnes résolutions qu'elles ont faites tant de fois, et les paroles qu'elles ont tant de fois données à ce souverain époux de leurs âmes, de lui être pour jamais fidèles,

QUATRIÈME DEMANDE,

Pour le jeudi.

DONNEZ-NOUS AUJOURD'HUI LE PAIN DONT NOUS AVONS BESOIN EN
CHAQUE JOUR

La quatrième demande est : *Donnez-nom aujourd'hui le pain dont nous avons besoin en chaque jour.* Cette demande, faite le jeudi, convient fort bien avec ce nom de Pasteur, puisqu'il est du devoir d'un pasteur de faire paître son troupeau, en lui donnant chaque jour la nourriture dont il a besoin. Et les noms de père, de roi et d'époux, s'accordent aussi fort bien avec celui de pasteur, puisque étant, comme nous sommes, ses enfants, ses sujets et ses épouses, nous avons droit de lui demander qu'il nous donne une nourriture conforme à sa haute majesté, et à la grandeur du rang que nous avons l'honneur de tenir en qualité de ses enfants. C'est pourquoi nous ne disons pas qu'il nous prête ce pain, mais nous disons qu'il nous le donne ; nous ne le lui demandons pas comme un pain étranger, mais nous le lui demandons comme le notre, parce qu'étant notre Père, et nous ses enfants, les biens de notre Père sont les nôtres.

Je ne saurais me persuader que ce que nous demandons à Dieu par ces paroles soit une chose temporelle pour conserver la vie de notre corps ; j'estime, au contraire, que c'est une chose spirituelle pour soutenir la vie de notre âme, puisque des sept demandes contenues dans cette sainte prière, les trois premières, qui sont la sanctification du nom de Dieu, son royaume et sa volonté le regardent, et qu'entre les dernières, qui nous regardent, il n'y a que celle-ci par laquelle nous le prions de nous donner quelque chose ; car, dans les trois autres, nous lui demandons de nous pardonner nos péchés, de nous empêcher de succomber à la tentation, et de nous délivrer du mal. Or, quelle apparence y aurait-il que, ne le priant de nous donner qu'une seule chose, ce ne fût qu'une chose temporelle, et qui concerne seulement le corps ? Joint que les enfants d'un tel Père auraient mauvaise grâce de ne lui demander que des choses si basses

et si communes. qu'il les donne à tous les hommes et aux moindres des créatures, sans qu'elles les lui demandent ; vu même qu'il nous a avertis de demander et de rechercher, avant toutes choses, ce qui regarde son royaume et l'intérêt de nos âmes, en nous assurant que, quant au reste, il en prendrait soin. C'est aussi pour cette raison qu'il dit, dans saint Matthieu : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain supersubstantiel*. Nous le prions donc, par cette demande, de nous donner le pain de la doctrine évangélique, les vertus de la très-sainte Eucharistie, et enfin tout ce qui peut entretenir et fortifier la vie spirituelle de nos âmes. Ainsi, après avoir considéré Dieu en qualité de père, de roi et d'époux par excellence, considérons-le comme un pasteur, qui, outre les conditions des autres pasteurs, en a de beaucoup plus avantageuses, qui sont celles qu'il marque lui-même dans l'Évangile, lorsqu'il dit : *Je suis le bon pasteur qui expose ma vie pour mes brebis*. Aussi, voyons-nous par éminence en Jésus-Christ toutes les conditions de ces illustres pasteurs Jacob et David, dont parle l'Écriture sainte, qui dit de ce dernier, qu'étant encore jeune, il luttait contre les ours et les lions, et les mettait en pièces pour arracher un agneau d'entre leurs dents. Et qui dit de Jacob, que jamais ses brebis ni ses chèvres n'étaient stériles ; que jamais il ne mangea aucun agneau ni aucun mouton de sa bergerie ; qu'il payait à son maître tous ceux qui étaient dévorés par les loups ou dérochés par les larrons ; qu'il souffrait la chaleur du jour et la froideur de la nuit, et qu'il ne se reposait point durant l'un, ni ne dormait point durant l'autre, afin de pouvoir rendre à Laban, son maître, un fidèle compte de ses troupeaux. Il ne sera pas difficile de tirer de là des sujets de méditation, en appliquant des conditions à notre divin Pasteur, qui n'a pas craint d'exposer sa vie pour terrasser le lion de l'enfer, et l'a contraint à rendre la proie qu'il était près de dévorer. Entre les brebis qu'il conduit s'en est-il jamais vu de stériles ? quel soin n'a-t-il point de les garder ? et comment aurait-il pu refuser de souffrir pour elles tous les travaux imaginables, puisqu'il a bien voulu, pour les sauver, sacrifier sa propre vie ? Il a payé de son sang celles que le loup infernal avait ravies. Loin de tirer d'elles aucun avantage, il emploie

pour elles tout ce qu'il tire d'elles. Il leur rend tout ce qu'elles lui doivent ; il leur donne même ses propres biens ; et il les aime d'un amour si tendre, que, voulant sauver celle qui était morte, il s'est revêtu de sa peau pour ne pas épouvanter les autres par l'éclat de sa majesté et de sa gloire.

Qui pourrait exprimer l'excellence des pâturages de la doctrine céleste dont il les nourrit ; l'efficace des vertus avec lesquelles il les fortifie, et la force des sacrements par lesquels ils les soutient ? Si une brebis s'écarte des autres, il tâche de la ramener comme par le son et par le doux souffle de ses saintes inspirations ; et si elle ne veut pas revenir, il lui envoie quelque disgrâce, qui est comme un coup de houlette qu'il lui donne pour lui faire peur, sans toutefois la blesser. Il conserve dans leur vigueur et fait marcher celles qui sont fortes et courageuses ; il attend celles qui sont faibles ; il panse celles qui sont malades, et porte sur ses épaules celles qui ne sauraient du tout marcher, tant il a compassion de leur infirmité et de leur faiblesse. Lorsque ces brebis saintes et spirituelles, après avoir mangé, se reposent en ruminant ce qu'elles ont retenu de la doctrine évangélique, il s'assied au milieu d'elles et les empêche de s'endormir, en faisant, par la douceur de ses consolations, comme une musique qui charme leurs âmes, de même que le pasteur avec le son de son flageolet réjouit et réveille ses brebis. Durant l'hiver, il leur cherche de favorables abris où elles puissent se délasser de leurs travaux ; il a soin de les préserver des herbes mauvaises et venimeuses, en leur faisant voir le danger qu'il y a de s'engager dans les occasions pleines de péril : il les mène, par ses bons avis, dans les forêts et dans les prairies où elles n'ont rien à craindre ; et, quoiqu'elles marchent tantôt dans des sablons mouvants où le vent élève des tourbillons de poussière, et tantôt des lieux âpres et raboteux, toutefois, pour ce qui est de l'eau, il les mène toujours à celle qui est la plus pure et la plus douce, parce que cette eau signifie la doctrine de l'Évangile, qui doit toujours être claire et véritable.

Saint Jean vit ce divin pasteur comme un agneau, qui étant au milieu de ses brebis et les menant, les conduisait à travers les jardins

les plus frais et les plus délicieux, à des fontaines d'eau vive. Oh ! que c'est une chose agréable et pleine de consolation que de voir, en la personne de Jésus-Christ, le pasteur devenu agneau ! Il est pasteur, parce qu'il nous nourrit ; il est agneau, parce qu'il est notre nourriture. Il est pasteur, parce qu'il nous conserve ; et il est agneau, parce qu'il se donne lui-même pour nous conserver. Il est pasteur, parce qu'il donne sa vie à ses brebis ; et il est agneau, parce qu'il l'a reçue de l'une d'entre elles. Ainsi, quand nous lui demandons qu'il nous donne le pain dont nous avons besoin en chaque jour, et un pain supersubstantiel, c'est comme si nous lui demandions que lui, qui est notre pasteur, devienne lui-même notre nourriture.

Ce souverain roi prend plaisir qu'on le considère en l'état qu'il se présenta un jour à l'une de ses servantes. Il était habillé en pasteur, avec une contenance douce et agréable, et s'appuyait sur sa croix comme sur une houlette, appelant quelques-unes de ses brebis avec la voix, et charmant les autres par un son doux et harmonieux. Mais je trouve qu'il y a encore plus de plaisir à considérer ce Sauveur attaché sur une croix, comme un agneau exposé au feu de ses souffrances, pour devenir par ce moyen notre nourriture, notre consolation et nos délices. Car qu'y a-t-il de plus agréable que de le considérer dans ces différents états ? Comme pasteur, il porte sur ses épaules la brebis perdue ; comme agneau, il porte sa croix ; comme pasteur, il nous reçoit dans ses entrailles, où il nous laisse entrer par les portes de ses plaies ; et comme agneau, il entre et s'enferme lui-même au dedans de nous.

Considérons combien les brebis qui sont toujours proche de leur pasteur sont grasses et belles, et comme sa présence les tient assurées. Tâchons, de même, de ne nous éloigner jamais du nôtre, puisque les brebis qui ne le perdent point de vue sont beaucoup mieux traitées que les autres, et qu'il leur donne toujours quelque morceau du même pain dont il mange. Considérons que si le pasteur se cache ou s'endort, elles ne bougent pas de leur place jusqu'à ce qu'il se montre ou qu'il s'éveille ; et que, s'il arrive qu'elles-mêmes l'éveillent par leurs bêlements continuels, il leur témoigne, par de

nouvelles caresses, combien il les aime. Que l'âme s'imagine d'être dans une solitude pleine d'obscurité et de ténèbres, où il ne se rencontre point de chemins, et qu'elle y est environnée de loups, d'ours et de lions, sans pouvoir espérer aucune assistance ni du ciel, ni de la terre pour la défendre, sinon celle de son pasteur : nous nous trouvons ainsi souvent dans les ténèbres, environnés d'ambition, d'amour-propre, et de tant d'ennemis visibles et invisibles, qu'il ne nous reste aucun remède que de recourir à ce divin pasteur, qui est seul capable de nous garantir de tant de périls. Il faut considérer en ce jour le mystère du très-saint Sacrement et l'excellence de cette nourriture céleste, qui est la substance même du Père. C'est pourquoi David, pour relever cette incomparable faveur, dit que *le Seigneur nous nourrit de la moelle des os de Dieu même*.

Aussi, nous pouvons dire que cette faveur est plus grande que celle de s'être fait homme pour l'amour de nous, parce que, dans le mystère de l'Incarnation, il a seulement déifié son âme et son corps en les unissant à sa personne ; mais en cet admirable sacrement, il veut déifier tous les hommes. Or, comme nulle nourriture n'est si propre pour nous entretenir dans la vigueur que celle à laquelle nous sommes accoutumés dès notre enfance, il a voulu qu'ayant été dans le baptême engendrés de Dieu, nous fussions aussi nourris de Dieu même, afin que cette nourriture toute céleste fût proportionnée à la qualité si sublime qu'il nous a donnée de ses enfants.

Il faut considérer aussi qu'il se donne avec tant d'amour dans ce sacrement, qu'il commande à tous de l'y recevoir et de l'y manger, sous peine de mort si on ne l'y reçoit pas. Et quoiqu'il sache que plusieurs l'y reçoivent et l'y mangent en état de péché mortel, sa charité pour nous est si forte, que, surmontant tous les obstacles pour jouir de l'amour avec lequel ses amis se nourrissent de lui-même, il ne craint pas de s'exposer à tous les outrages qu'il peut recevoir de ses ennemis. Il a voulu aussi, pour nous donner une preuve encore plus grande de son amour, instituer cet adorable sacrement, et consacrer cette viande toute divine dans le temps qu'il s'abandonnait à la mort pour nous. Et quoique sa chair et son sang soient dans

chacune des espèces sacramentelles, il a voulu qu'on les consacrat séparément, afin de faire voir, par cette division, qu'il est encore prêt de mourir pour nous autant de fois qu'on les consacre, et qu'on offre ce divin sacrifice dans toute l'Église.

L'amour avec lequel ce Dieu d'amour se donne à nous, et l'artifice dont il se sert pour se pouvoir donner en cette manière, est inconcevable ; car, sachant que deux choses ne peuvent s'unir sans un milieu qui participe de l'une et de l'autre. qu'a-t-il fait pour s'unir à l'homme ? il a pris notre chair mortelle, et l'a jointe à soi et à sa personne divine, afin que la même chair qu'il a prise de nous pour l'unir à lui lui serve encore pour s'unir à nous.

C'est cet amour ineffable que Notre-Seigneur veut que nous ayons devant les yeux, et que nous considérions lorsque nous communions, c'est à quoi doivent s'occuper toutes nos pensées ; c'est à quoi il désire que nous tendions, et c'est la reconnaissance qu'il demande de nous quand il nous ordonne, en communiant, de nous souvenir qu'il est mort pour nous. Or, il est facile de voir avec quelle plénitude de cœur il se donne à nous, puisqu'il nomme cette sainte viande le pain de chaque journée, et veut que nous le lui demandions en chaque jour.

Mais il faut bien prendre garde à la pureté de cœur et aux vertus que doivent avoir ceux qui le reçoivent et le mangent de cette sorte. Une grande servante de Dieu, désirant de communier tous les jours, Notre-Seigneur lui montra un globe de cristal parfaitement beau, et lui dit : *Lorsque vous serez comme ce cristal, vous pourrez communier tous les jours.* Il le lui permit toutefois à l'heure même. On peut considérer, en ce jour du jeudi, cette parole qu'il dit sur la croix : *J'ai soif*, et le breuvage si amer qu'on lui présenta, et comparer la douceur avec laquelle il rassasie notre faim et notre soif à l'amertume que nous lui présentons dans la soif, et l'ardent désir qu'il a de notre salut

CINQUIÈME DEMANDE,

Pour le vendredi.

PARDONNEZ-NOUS NOS OFFENSES, COMME NOUS PARDONNONS À CEUX QUI NOUS ONT OFFENSÉS.

La cinquième demande, qui porte : *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés*, étant jointe au titre de Rédempteur convient fort bien au vendredi, puisque, selon la parole de saint Paul, le Fils de Dieu, en répandant pour nous son sang sur la croix devint notre Rédempteur et fut la rédemption de nos péchés. C'est lui qui nous délivre de la tyrannie du diable, auquel nous étions assujettis ; c'est lui qui nous a acquis le royaume que nous devons espérer, en qualité d'enfants de Dieu ; c'est lui qui nous fait être son royaume ; et enfin c'est lui par qui nous avons été rachetés, c'est-à-dire par qui nous avons obtenu le pardon de nos péchés, puisqu'il est le prix de notre rançon.

Tous les biens que nous pouvons souhaiter sont compris dans la demande précédente, et tous les maux dont nous pouvons être délivrés le sont dans les trois demandes qui suivent, dont voici la première : Pardonnez-nous, Seigneur, les fautes que nous avons commises contre vous, soit en ne vous rendant pas ce que nous vous devons, comme étant notre Dieu, soit par notre ingratitude des bienfaits dont vous nous comblez, soit en violant votre loi divine. Remettez-nous, Seigneur, toutes ces dettes, ainsi que nous les remettons à ceux qui nous doivent, lorsque nous leur pardonnons les offenses qu'ils nous ont faites.

Mais, parce qu'il pourrait sembler que ce pardon que nous demandons à Dieu serait fort limité s'il était conforme à celui que nous accordons à ceux qui nous ont offensés, il faut savoir que cela peu s'entendre de deux manières : la première, que toutes les fois que nous faisons cette prière, c'est en la compagnie de Jésus-Christ, qui est toujours auprès de nous quand nous prions, et que c'est en son nom que nous demandons et que nous disons : *Notre Père*. Or, cela

étant, le pardon que nous demandons à Dieu sera bien entier, puisqu'il ne se peut rien ajouter à celui que son Fils nous a accordé. L'autre manière dont cela peut s'entendre à la lettre et à la rigueur, c'est en demandant à Dieu de nous pardonner de la même sorte que nous pardonnons ; car on doit croire que tout homme qui prie a pardonné dans son cœur à ceux qui l'ont offensé.

Ainsi, nous nous déclarons à nous-mêmes, par cette demande, de quelle sorte nous devons approcher de Dieu, et que si nous n'avons point pardonné, c'est prononcer la sentence contre nous, et avouer que nous ne méritons pas qu'on nous pardonne. Le Sage dit : *Comment est-il possible que l'homme demande pardon à Dieu, et qu'il refuse en même temps de pardonner à son frère ?* Dieu ne remettra point les péchés, mais au contraire il se vengera de celui qui désire de se venger. La matière de cette demande s'étend très-loin et embrasse une infinité de choses, parce que les dettes, c'est-à-dire les offenses que commettent les hommes, sont innombrables ; la rédemption est très-abondante et le prix du pardon est infini, puisque ce prix est la mort et la passion de Jésus-Christ.

Alors on doit rappeler en sa mémoire ses propres péchés et ceux de tout le reste des hommes ; se représenter quel est le poids d'un péché mortel, puisque étant commis contre un Dieu, il ne saurait être racheté ni payé que par un Dieu, et combien il est difficile de satisfaire à Dieu pour des offenses qui sont si grandes, soit que l'on considère, ou sa bonté envers nous, qui est inconcevable, ou sa majesté, qui est infinie.

Dieu étant ce qu'il est, nous devons l'aimer, le craindre et le respecter souverainement ; mais, au lieu de satisfaire à ce devoir, nous nous sommes encore rendus redevables à sa justice par tant de péchés que nous avons commis contre lui. Ainsi, lorsque nous lui demandons qu'il nous pardonne nos péchés, nous demandons qu'il nous acquitte de toutes ces dettes, et c'est dans cette remise qu'il nous en fait que consiste tout notre bonheur, et qu'il déploie toutes les richesses de sa miséricorde, en ce qu'étant lui-même l'offensé, il est

lui-même notre rédempteur et notre rançon.

Je ne marquerai rien en particulier durant ce jour de la Passion de Notre-Seigneur, puisqu'elle est tout entière l'ouvrage de notre rédemption, ce que personne n'ignore et dont toutes les circonstances sont rapportées dans d'excellents livres que nous avons. Je dirai seulement une chose qui me semble fort à propos et qui est fort agréable à sa divine majesté, ainsi qu'elle le déclara à l'une de ses servantes ; il lui apparut crucifié et lui dit : « Arrachez ces trois clous avec lesquels tous les hommes me tiennent attaché, qui sont leur manquement d'amour pour mon infinie bonté et pour ma beauté souveraine, l'ingratitude qui leur fait oublier tous mes bienfaits, et la dureté de leur cœur à recevoir mes inspirations. Et quand vous aurez arraché ces trois clous, je ne laisserai pas encore d'être attaché sur cette croix avec trois autres qui sont mon amour infini pour vous, ma reconnaissance envers mon Père des biens qu'il vous fait pour l'amour de moi, et la tendresse de cœur avec laquelle je suis toujours prêt de vous pardonner. »

On doit durant ce jour demeurer dans un grand silence, pratiquer quelques austérités et quelques mortifications extraordinaires, et prier les saints, pour qui nous avons une dévotion particulière, afin qu'ils nous aident par leurs prières à obtenir de Dieu le pardon que nous demandons. Nous devons aussi prier en ce jour pour ceux qui sont en péché mortel, pour ceux qui nous veulent ou nous ont voulu du mal, et pour ceux qui nous ont fait quelque déplaisir.

SIXIÈME DEMANDE,

Pour le samedi.

NE NOUS LAISSEZ PAS SUCCOMBER À LA TENTATION.

Comme nos ennemis sont si forts et si opiniâtres, qu'ils nous pressent et nous persécutent toujours, et comme notre faiblesse est si grande, que nous sommes à toute heure près de tomber si le Tout-

Puissant ne nous soutient, nous avons nécessairement besoin d'implorer sans cesse son secours afin qu'il ne permette pas que nous soyons vaincus par les tentations présentes, ou que nous retombions dans nos offenses passées.

Nous lui demandons, non qu'il ne permette pas que nous ne soyons point tentés, mais que l'étant, nous ne soyons pas vaincus, parce que c'est dans les tentations que se rencontrent sa gloire et notre couronne, lorsque notre volonté les surmonte par son assistance. C'est pourquoi il nous ordonne de nous adresser à lui, en lui disant : *Ne permettez pas que nous succombions à la tentation*, afin de nous apprendre, par ces paroles, que c'est par sa permission qu'elle arrive ; que c'est par notre faiblesse que nous y succombons, et que c'est par son seul secours que nous en demeurons victorieux.

Considérons ici qu'il n'est que trop véritable que nous sommes tous faibles, malades et pleins d'ulcères, tant parce que nous avons hérité tous ces maux de ceux qui nous ont donné la vie, que parce que nous les avons augmentés par nos propres fautes et par nos mauvaises habitudes, qui nous ont couverts de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, selon l'expression d'un prophète. Présentons-nous en cet état devant ce médecin céleste pour lui demander de ne pas nous laisser succomber à la tentation, mais de nous soutenir par sa main toute-puissante.

Ce nom de médecin est très-agréable à sa divine majesté, et c'est l'une des fonctions qu'il a le plus exercées lorsqu'il est venu dans le monde, guérissant les maladies corporelles les plus incurables, et les maladies spirituelles les plus enracinées ; lui-même aussi s'est donné ce nom quand il a dit : *Ce ne sont pas les sains, mais les malades qui ont besoin de médecin* ; et il a bien fait voir qu'il a agi comme médecin envers les hommes lorsqu'il s'est comparé au Samaritain qui appliqua de l'huile et du vin sur les plaies de celui que les voleurs avaient blessé, dépouillé et laissé à demi mort. Les qualités de médecin et de rédempteur sont, en sa divine majesté, une même chose ; mais avec cette différence que la qualité de

rédeempteur, comme dit saint Paul, consiste à nous délivrer de tous nos péchés passés, et celle de médecin consiste à guérir nos plaies et nos maladies présentes, et à nous préserver des péchés où notre faiblesse pourrait nous faire tomber à l'avenir.

Considérons quelle est la manière d'agir des médecins de la terre. Ils ne vont voir que ceux qui les envoient chercher, et ce ne sont pas les plus malades qu'ils visitent le plus souvent, mais ceux qui les paient le mieux. Ils représentent la maladie plus grande qu'elle n'est, et l'entretiennent même quelquefois afin de gagner davantage ; ils traitent les pauvres sur le rapport d'autrui, les riches en personne, et ils ne font ni pour les uns ni pour les autres les remèdes qu'ils ordonnent, mais il faut les avoir d'ailleurs et souvent fort chèrement, quoique la guérison soit très-incertaine.

O céleste médecin ! vous ne ressemblez que de nom à ces médecins de la terre ; vous visitez les malades sans qu'ils vous en prient, et vous visitez encore plus volontiers les pauvres que les riches. Il n'y en a pas un seul que vous ne traitiez vous-même sans désirer autre chose d'eux, sinon qu'ils reconnaissent qu'ils sont malades et qu'ils ne sauraient se passer de vous. Non-seulement vous n'exagérez pas la grandeur du mal et la difficulté de la guérison ; mais quelque dangereuses que soient leurs maladies, vous la leur faites voir facile, et leur promettez la santé pour peu qu'ils gémissent pour l'obtenir. Vous n'avez dégoût d'aucun malade, quelque sujet que leur maladie puisse en donner ; vous allez chercher dans les hôpitaux les plus incurables et les plus pauvres ; vous vous payez vous-même de ce que vous faites pour eux, et vous prenez dans vous-même tous les remèdes que vous leur donnez : mais quels remèdes, ô mon Dieu ! des remèdes composés du sang et de l'eau qui sont sortis de votre côté ! du sang pour guérir toutes nos plaies, de l'eau pour laver toutes nos souillures, sans qu'il ne nous reste aucun ressentiment de toutes nos maladies, ni aucune marque de toutes nos taches.

Il y avait dans le paradis terrestre une source si abondante, qu'elle formait en se divisant quatre grands fleuves qui arrosaient

toute la terre. Et nous voyons, de la source de l'amour qui brûlait dans le cœur divin de notre Sauveur, sortir par ses pieds sacrés, par ses mains et par son côté cinq ruisseaux de sang, capables de fermer toutes nos plaies et de nous guérir de toutes nos maladies.

Combien voit-on de malades mourir pour n'avoir point eu de médecin ou pour n'avoir pas eu le moyen d'acheter les remèdes nécessaires à leurs maux ! Ici cela n'est point à craindre, puisque le médecin s'invite lui-même à les venir voir ; qu'il porte avec soi des remèdes pour toutes sortes de maladies, et que, quelque cher qu'ils lui coûtent, non-seulement il les donne gratuitement à tous ceux qui les lui demandent, mais il prie qu'on les lui demande ; que si ces remèdes lui ont tant coûté et lui ont été si pénibles, ç'a été pour nous les rendre d'autant plus faciles ; car, pour ce qui est de lui, il les a achetés de son propre sang ; au lieu que nous n'avons qu'à le considérer mort pour trouver la vie en le regardant ; comme autrefois, en figure de ce grand mystère, Moïse ayant mis sur un bois élevé le serpent d'airain, ceux qui avaient été mordus par les serpents vivants étaient guéris par le serpent mort. Enfin, c'est tout dire que de dire qu'un si grand médecin veut nous guérir, et, puisque nous sommes très-assurés que ses remèdes nous guériront facilement, il ne nous reste que de lui ouvrir nos cœurs, et de les répandre en quelque sorte en sa présence, en lui découvrant toutes nos plaies et toutes nos maladies. Nous devons avoir cette confiance, particulièrement en ce jour auquel ce divin Sauveur se présente à nous comme le médecin suprême qui désire passionnément de nous guérir.,

C'est ici le lieu de remarquer l'aveuglement de notre esprit ; la corruption de notre volonté, si remplie de la bonne opinion d'elle-même ; l'oubli des bienfaits de Dieu ; la facilité de notre langue à dire des impertinences ; l'inconstance de notre cœur ; la légèreté qui nous porte à tant de pensées égarées ; notre peu de persévérance dans le bien ; notre présomption dans l'estime de nous-mêmes, et nos distractions continuelles ; enfin il ne doit point y avoir en nous de vieilles ni de nouvelles plaies que nous ne découvrions à ce souverain médecin, en le priant d'y apporter le remède.

Quand le malade ne veut pas prendre ce qu'on lui ordonne, ou s'abstenir de ce qu'on lui défend, le médecin l'abandonne, si ce n'est qu'il soit frénétique. Mais notre céleste médecin n'abandonne point ceux qui lui désobéissent ; il les assiste comme s'ils étaient frénétiques, et emploie toutes sortes de moyens pour les faire rentrer en eux-mêmes.

Il sera fort à propos en ce jour de se souvenir de la sépulture de Notre-Seigneur, et de considérer ces cinq ruisseaux coulant de ses plaies, qui demeureront ouvertes jusqu'au jour de la résurrection générale afin de guérir toutes les nôtres ; et, puisque c'est de ces plaies divines que nous attendons notre guérison, servons-nous de la mortification, de l'humilité, de la patience et de la douceur, comme d'un onguent précieux que nous appliquerons en quelque sorte à lui-même en l'appliquant à nos frères, par l'amour et la charité que nous leur témoignerons ; car, ne l'ayant plus présent parmi nous en une forme visible, et ne pouvant le servir en sa propre personne, nous sommes assurés, par sa propre parole, qu'il tiendra comme fait à lui-même tout le bien que nous aurons fait à nos frères pour l'amour de lui.

SEPTIÈME DEMANDE,

Pour le dimanche.

DÉLIVREZ-NOUS DU MAL.

Lorsque, par cette septième et dernière demande, nous prions Dieu de nous délivrer du mal, nous ne spécifions point de quel mal nous lui demandons qu'il nous délivre ; mais nous le prions seulement de nous délivrer de tout ce qui est proprement et véritablement mal, c'est-à-dire de tout ce qui peut faire perdre les biens de la grâce ou de la gloire.

Entre ces maux il y en a qui sont proprement des peines et des châtements, comme les tentations, les maladies, les afflictions, les déplaisirs qui touchent l'honneur, et autres semblables. Mais cela ne

se peut pas proprement appeler des maux, sinon en tant qu'ils servent d'occasion pour tomber dans le péché ; et, par cette même raison, les richesses, les honneurs et tous les biens temporels se peuvent avec sujet appeler des maux, parce que souvent ils nous sont une occasion d'offenser Dieu. Ainsi, nous demandons d'être délivrés non-seulement de tous ces maux, mais aussi de tous ces biens qui pourraient nous faire tomber dans une condamnation éternelle ; et, parce qu'il appartient proprement au souverain Juge de nous affranchir de ces peines, le titre de juge convient fort bien à Dieu dans cette rencontre.

La matière de cette demande est très-étendue, parce qu'elle comprend les quatre dernières fins de l'homme sur le sujet desquelles on a tant écrit, savoir : La mort, le jugement général, les peines de l'enfer, et la gloire du paradis.

Alors on peut renouveler les considérations précédentes, parce que tous les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, et qui sont particulièrement exprimés dans les six titres glorieux dont j'ai parlé, étant ramassés ensemble, nous nous trouverons chargés et comme accablés du poids de ses grâces et de ses faveurs. C'est pourquoi nous devons nous les représenter, tant pour confondre notre ingratitude que pour fortifier notre confiance. Car quelle doit être notre confusion devoir qu'ayant un si bon père, un roi si puissant, un époux si affectionné, un pasteur si vigilant, un rédempteur si miséricordieux et un médecin si habile et si charitable, nous sommes néanmoins si ingrats, et tirons si peu de fruit de tant d'avantages ! Quelle crainte ne doit point donner, d'un côté, cette multitude de bienfaits dont il plaît à Dieu de nous combler, et de l'autre cette extrême ingratitude et cette dureté de coeur avec lesquelles nous y répondons ? Mais ce nous doit être une grande et incomparable confiance d'avoir à paraître en jugement devant celui qui étant notre juge est en même temps notre père, notre roi, notre époux et tout le reste.

On peut finir ce jour et conclure cette oraison par l'action de grâces que David rend à Dieu dans ces cinq versets que l'Église a mis

dans l'office de la férie à prime, et qui commencent ainsi : *Benedic, anima mea, Domino, et omnia quæ intra me sunt* ; et ceux qui suivent jusqu'à ces paroles : *Renovabitur ut aquilæ juvenus tua*, lesquelles signifient :

1. *O mon âme ! bénissez le Seigneur, et vous, mon cœur, et tout ce qui est en moi, bénissez son saint nom !*

2. *O mon âme ! bénissez le Seigneur, et n'oubliez jamais les grâces et les biens qu'il vous a faits.*

3. *Lui qui vous pardonne tous vos péchés et vous guérit de toutes vos maladies ;*

4. *Lui qui vous délivre de la mort et qui vous couronne dans sa bonté et dans ses miséricordes ;*

5. *Lui qui comble vos désirs par une abondance de tous ses biens, et vous rétablit dans une nouvelle jeunesse aussi vigoureuse que celle de l'aigle !*

Ainsi ce Seigneur, infiniment bon et tout miséricordieux, nous trouvant morts, nous ressuscite ; nous trouvant criminels, nous fait grâce ; nous trouvant malades, nous rend la santé ; nous trouvant misérables, nous assiste ; nous trouvant pleins d'imperfections, nous en délivre et nous attire enfin avec lui dans la félicité d'une vie nouvelle et toute divine.

Il est facile de voir, en considérant attentivement ces paroles, qu'elles comprennent tous les noms et tous les titres que nous avons donnés à Dieu. Mais, quoiqu'il soit vrai que cette oraison du *Pater noster* tienne le premier lieu entre les oraisons vocales, il ne faut pas néanmoins négliger les autres, parce que l'on pourrait entrer dans quelque dégoût, si on ne disait toujours que celle-là seule. C'est pourquoi il sera bon d'y en mêler d'autres, et particulièrement quelques-unes si dévotes qui se trouvent dans l'Écriture, et qui ont été inspirées par le Saint-Esprit à des personnes de piété, comme celle du publicain dans l'Évangile, d'Anne, mère de Samuel, d'Esther, de

Judith, du roi Manassès, de Daniel et de Judas Machabée. par lesquelles ils représentaient à Dieu leurs besoins, avec des paroles qui, naissant de leur disposition présente, exprimaient excellemment les plus vives affections de leur âme. Cette sorte de prière, faite par des personnes pressées de douleur, est très-puissante, parce qu'elle élève l'esprit à Dieu, enflamme la volonté, et tire des larmes des yeux quand on pense qu'étant formée des mêmes mots que ces saintes âmes ont proférés dans ces rencontres, on ne saurait douter qu'ils ne soient partis du fond de leur cœur.

Une telle manière de prier est aussi très-agréable à notre Sauveur, parce que, de même que les grands seigneurs prennent plaisir d'entendre les personnes rustiques leur demander quelque chose avec des termes simples et grossiers, il se plaît de voir que nous le prions avec tant d'ardeur que, sans nous arrêter à chercher des paroles élégantes et étudiées, nous nous servons des premières qui s'offrent à nous, pour lui faire connaître en peu de mots le besoin que nous avons de son assistance, ainsi que saint Pierre et ses apôtres, dans la crainte d'être noyés, lui disaient : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* ou comme la Cananéenne, lorsqu'elle lui demandait miséricorde ; ou comme l'Enfant prodigue, quand il disait : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous ;* ou comme la mère de Samuel, lorsqu'elle adressait ces paroles à Dieu : *O Dieu des batailles ! si vous daignez jeter les yeux sur moi pour voir l'affliction de votre servante, si vous daignez vous souvenir de votre esclave, et si vous daignez établir mon âme dans une parfaite vertu, je l'emploierai toute pour votre service.*

La sainte Écriture est pleine de ces oraisons vocales, qui ont obtenu de Dieu ce qu'elles lui ont demandé ; et les nôtres obtiendront de même de sa bonté le remède dont nous avons besoin dans nos afflictions et nos souffrances. Or, quoique des personnes de grande piété estiment que cela se fait mieux par la seule pensée de l'esprit, toutefois l'exemple de plusieurs saints, et notre propre expérience, nous apprennent que ces oraisons vocales bannissent notre tiédeur, échauffent notre volonté, et nous disposent pour mieux faire l'oraison

mentale et spirituelle.